

## Entretien avec Charlotte Laurier

Denis Bélanger

Volume 9, numéro 4, juin-août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Bélanger, D. (1990). Entretien avec Charlotte Laurier. *Ciné-Bulles*, 9(4), 8-10.

## « Jouer, c'est mon école à moi. »

Charlotte Laurier

par Denis Bélanger

« J e me suis souvent demandé si j'étais faite pour le métier d'actrice, si je voulais vraiment continuer. Puis, à 18 ans, j'ai passé plusieurs mois à Paris où j'ai pris le temps de tout remettre en question. J'étais allée à Paris pour un projet qui est tout de suite tombé à l'eau. J'ai hésité et j'ai finalement décidé de rester, d'une part parce que je n'avais aucun contrat, d'autre part parce que j'avais envie d'être loin, d'être seule pour repenser ma vie. Je me suis donc offert une année sabbatique et j'ai beaucoup appris, au niveau du travail mais aussi dans ma vie personnelle.

« J'ai connu la jungle qu'est le métier d'acteur là-bas. Moi, je n'avais pas vraiment choisi d'être actrice, c'est arrivé par hasard quand j'avais 12 ans, et ensuite les choses se sont enchaînées toutes seules. Mais à Paris, j'ai été confrontée à la réalité. De devoir passer des auditions, d'être totalement inconnue, d'apprendre les aspects difficiles du métier, cela m'a fait comprendre à quel point j'avais été gâtée ici, dans le sens que j'ai eu des beaux rôles dès le départ, ce qui arrive à peu d'acteurs ou d'actrices. Maintenant, pour moi, c'est clair et définitif : je suis une actrice de cinéma. J'aime ce métier entre autres parce qu'il m'aide à vivre et m'apprend sans arrêt ; dans chaque rôle il y a du nouveau. Jouer, c'est mon école à moi. Quand j'étais adolescente à cause des tournages, je manquais beaucoup de cours, mais je n'aimais pas l'école de toute façon. De peine et de misère, j'ai terminé le secondaire V et au cégep j'ai pris seulement quelques cours puis j'ai abandonné. Je préfère apprendre quand j'en ai envie, par moi-même. C'est un rythme qui me ressemble beaucoup plus. J'apprends le métier d'actrice de cette façon-là. Sauf à Paris où j'ai suivi des cours de théâtre au Café de la gare avec Jacqueline Duc, je n'ai jamais pris de véritable cours de jeu, sauf des petits stages courts. J'ai adoré les classiques.

« J'aimerais bien toucher au théâtre, mais sans brûler d'étapes ; je ne veux rien précipiter, cela viendra. J'ai déjà participé à la Ligue nationale d'improvisation... une catastrophe. L'improvisation ne me fait pas jubiler du tout, c'est trop loin de moi, je n'y suis pas à l'aise, du moins pas en spectacle.

« Je ne rêve pas particulièrement de faire carrière en France ou ailleurs. Je suis persuadée, maintenant, que je peux faire ce métier, m'épanouir et être heureuse en restant ici. Bien sûr je n'exclus pas de tourner des films à l'étranger, je l'ai quand même déjà fait deux fois, mais je ne cherche pas ce genre de carrière.

### Jouer, c'est sortir de soi

« Mais j'aimerais jouer dans une autre langue... même si je n'ai aucune facilité pour les langues. Dans **Bonheur d'occasion**, je devais jouer en anglais, parce qu'on tournait toutes les scènes deux fois, en français et en anglais. Les gens étaient pliés en quatre sur le plateau quand je disais mon texte en anglais. Je savais que je serais doublée, mais de dire le texte dans cette langue me rendait plus vulnérable quand même et souvent les scènes étaient meilleures en anglais. Dans **Babylone**, je jouais le rôle d'une Québécoise qui vit en Europe depuis quelques années, j'ai dû inventer un accent, alors que dans **le Party**, je parlais vraiment en joual montréalais. Pour moi, jouer, c'est sortir de soi, aller ailleurs, se sentir moins soi-même ; alors si on joue dans une autre langue, dès le départ il y a un pas de fait. C'est comme jouer avec une perruque. J'ai besoin de cette distance. Dans **Babylone**, je ne me sentais pas moi du

#### Filmographie de Charlotte Laurier :

- 1980 : **les Bons Débarras** de Francis Mankiewicz
- 1981 : **Piwi** de Jean-Claude Lauzon
- 1983 : **Bonheur d'occasion** de Claude Fournier
- 1984 : **la Dame en couleurs** de Claude Jutra
- 1986 : **Entre temps** de Jeanine Gagné
- 1988 : **les Tisserands du pouvoir** de Claude Fournier
- 1988 : **le Grand Jour** de Jean-Yves Laforce
- 1989 : **Vent de Galerne** de Bernard Favre
- 1989 : **20 Décembre** de Monique Champagne
- 1989 : **le Party** de Pierre Falardeau
- 1990 : **Une histoire inventée** de Marc-André Forcier
- 1990 : **Babylone** de Manu Bonmariage



Charlotte Laurier dans **les Bons Débarras** (Photo : Collection Cinémathèque québécoise)

# Entretien avec Charlotte Laurier

tout, c'est un personnage très léger, superficiel. Quand je me sens moi-même dans un rôle, je suis en conflit ; il faut que je trouve le moyen de m'oublier. Je ne trouve pas intéressant de me retrouver à l'écran. Ce n'est pas que je ne m'aime pas, mais l'intérêt du métier d'actrice, c'est d'ajouter à ce qu'on est, de brouiller les cartes. Pour interpréter quelqu'un d'autre, il faut trouver des détails, des choses qui font qu'on devient quelqu'un d'autre. En jouant, je me permets des choses que je m'interdis dans la vie. Quand un acteur endosse un personnage, il doit trouver une énergie qui lui corresponde ; sa façon de parler, de bouger, de s'exprimer doit changer. Ce sont toujours des détails... par exemple dans **le Party**, pour moi c'était important de rendre ma voix plus grave.

« Le rapport avec les autres acteurs sont très importants, je me nourris beaucoup de mes partenaires. Il y a toujours un moment où on n'a plus besoin de jouer, il suffit de regarder l'autre. Il y a des acteurs qui me bouleversent... Dans **les Tisserands du pouvoir**, un jour je regardais jouer Andrée Pelletier, je n'avais rien d'autre à faire dans la scène que de la regarder ; je n'ai pas eu besoin de jouer, je me suis abandonnée et elle m'a fait pleurer. Dans **Une histoire inventée**, j'avais une scène, avec Louise Marleau, dont je ne comprenais pas le sens, malgré les explications de Marc-André Forcier ; j'avais du mal à être dure comme le voulaient mes répliques. Quand on a tourné, je n'ai eu qu'à regarder Louise Marleau jouer, à bien l'écouter et j'ai tout compris. J'adore regarder travailler les acteurs, les observer, j'apprends beaucoup. Même quand je ne travaille pas, j'aime aller sur le plateau. Un acteur qui se concentre et entre dans un rôle, je trouve cela magnifique.



Charlotte Laurier (Photo : Michel Villeneuve)

« J'aborde un rôle de façon instinctive. Je lis le scénario puis seulement mes scènes, plusieurs fois, et j'essaie de sentir le personnage, de le comprendre. J'entre dans un personnage, en général, grâce à des petits détails ; il m'inspire ou ne m'inspire pas. C'est mon premier critère quand je reçois un scénario, peu importe le nombre de répliques. En abordant un nouveau personnage, j'espère toujours apprendre du nouveau, parce que je suis différentes des femmes que je joue. Après avoir joué Soledad, dans **Une histoire inventée**, j'ai l'impression d'avoir appris à passer à travers une peine d'amour sans avoir trop mal. Du moins en sauvant la face.

« Mon rôle dans **le Party** m'a appris tout à fait autre chose. Je voulais jouer ce personnage de *strip-teaseuse* à tout prix, pas seulement pour casser mon image de petite fille. Ce rôle me présentait un nouvel univers, m'amenait ailleurs. Je suis allée voir des *strip-teaseuses* avec Pierre Falardeau et René Pothier ; j'ai été troublée, bousculée, à cause de la force des femmes qui font ce métier. Cela m'impressionne qu'elle gardent toute leur dignité. Ce rôle me disait que j'arriverais à décider ce que j'allais faire dans la vie. Je jouais une fille saine et bien définie malgré son métier. Jouer ce rôle et faire le *strip-tease*, c'était comme si je redéfinissais la dignité de mon métier d'actrice... Moi, je ne me sens pas bien définie... disons que je suis en cours de définition.

« Pour bien travailler, je demande la confiance du réalisateur. Je ne veux pas qu'on m'engage à cause d'un rôle que j'ai joué mais parce qu'on est intéressé à travailler avec moi. Et je me réserve le droit de choisir. Je veux faire seulement des choses qui m'intéressent et avec des gens qui me font confiance. Je suis trop vulnérable, je ne peux pas supporter de sentir l'angoisse d'un réalisateur qui a peur que je ne lui donne pas ce qu'il attend. C'est la meilleure façon de bloquer mon travail et de ne pas obtenir ce qu'il veut. Dans **Une histoire inventée**, je joue une méchante, une *bitch* ; pour une fois, je n'étais pas une victime. C'était libérateur et nouveau. J'élargissais, je pouvais me permettre des choses, même physiquement, émotivement, au niveau du jeu ; je ne sentais pas de barrière, je pouvais m'éloigner de moi, et m'abandonner. J'étais en confiance avec Marc-André Forcier et l'équipe. Il y avait entre autres Lise Abastado, qui était assistante de Mankiewicz sur **les Bons Débarras** ; j'avais 12 ans la première fois que j'ai travaillé avec elle. En la retrouvant, je me suis rendu compte que j'ai beaucoup plus confiance en moi qu'à l'époque. Maintenant, j'ose parler, j'ose un peu dire ce que je pense. J'apprends à m'imposer, à me défendre, j'identifie mieux ce qui m'intéresse.

« Je l'ai interprété (le rôle d'Alexandra, dans **le Party**) parce que je n'ai pas vécu d'adolescence. Je n'étais pas consciente que j'avais un corps ou à peu près. Dans un sens, je voulais prouver que j'en avais un. J'ai vécu trop longtemps en niant cette partie de moi-même. [...] Si j'étais la fille stable, équilibrée, qui vit le parfait bonheur, je n'aurais pas eu besoin de jouer Alexandra. Qu'est-ce que je serais allée y chercher ? »  
(Charlotte Laurier, « Bombe à retardement », **MTL**, février 1990, page 40)

« À 23 ans, je voyais enfin le jour où j'allais briser l'image de l'enfance que je portais depuis trop longtemps. Et plus que ça, jouer Alexandra, c'était incarner le contre-poids de mon propre passé. Elle est directe, indestructible malgré son métier et pure dans sa tête. J'ai accepté pour mille raisons : pour la maquetteuse que je connaissais, pour l'équipe qui allait me soutenir — je le sentais — et surtout parce qu'Alexandra m'inspirait la beauté, la force et la dignité. »  
(Charlotte Laurier, **Zoom sur elles**, hiver 1990, Office national du film)



20 décembre de Monique  
Champagne

## Quand je me trouverai moins floue

« En général, le premier visionnement d'un film dans lequel j'ai joué se passe très mal. Je trouve cela très pénible, mais je tiens à voir tous mes films pour faire face à mon travail. C'est la seule façon de passer à travers les tempêtes que les rôles me font vivre. J'ai du mal à garder une certaine stabilité dans ma vie, à ne pas me laisser charrier par les rôles. Mes rôles m'influencent, déteignent sur moi pendant le tournage et même bien après. Il m'est souvent arrivé de rentrer à la maison et que mon chum me demande quand Charlotte arriverait ; c'est le personnage qui était rentré, pas moi.

« Mon image de jeune fille dramatique, solitaire, angoissée vient des rôles que j'ai joués, mais elle correspond à moi, jusqu'à un certain point. Je ne me sens pas drôle. Dans le film de Forcier, il y a des moments où mon personnage va faire rire, mais je le jouais très sérieusement, très près de moi, même si à l'écran cela fera rire. Mais jouer dans une vraie comédie, faire la comique, je ne sais pas si je pourrais. Je ne crois pas.

« Je n'ai pas vraiment envie de prendre des cours d'art dramatique, de jeu. Je prends plutôt des cours de danse et je veux suivre un cours de peinture. J'ai besoin de pouvoir m'exprimer autrement quand je ne tourne pas. Je ne veux pas que ma vie tourne uniquement autour du métier d'actrice. Actrice, on est toujours à l'affût, et j'accepte mal cette dépendance des autres. Donc j'essaie le plus possible de m'enrichir, d'apprendre. Je voudrais arriver un jour à faire mes choses à moi. Pour le moment, c'est une démarche... plutôt intérieure, je ne me sens pas prête à tenter de pondre un projet. Je le ferai, à mon rythme, et si c'est pas mal, j'aviserais. J'aimerais bien être derrière la caméra, mais avant de le dire à du monde et d'essayer de le faire, je veux travailler toute seule dans mon coin.

« Dans l'avenir, je me vois multidisciplinaire... je me vois faire un tas de choses, dans plusieurs domaines. Mais pas tout de suite, quand j'en saurai plus... quand je me trouverai moins floue... »

Je l'avoue, je n'ai pu résister au charme de Charlotte Laurier. J'ai été totalement séduit parce que justement elle ne joue pas le jeu de la séduction. Elle écoute les questions avec l'intensité qu'elle offre à ses partenaires à l'écran, tout entière tendue vers ces mots qui viennent la questionner. Et elle n'esquive rien. Avant de répondre, elle se détend, soudain absente, totalement absorbée par ce qui s'agite en elle. Avec un sourire, elle revient et cherche les mots de la réponse, se désolant de ne pas être aussi précise qu'elle le souhaiterait.

Charlotte Laurier est une femme qui cherche et une actrice qui évolue vers un jeu de plus en plus émotif. La vie et la carrière sont affaires sérieuses qu'elle entend bien ne pas improviser n'importe comment. Son métier la propulse à l'avant-scène et présente d'elle des images dramatiques souvent contradictoires. Elle ne se laisse pas prendre à ce miroir truqué. Dans la vie, si elle brille, c'est de l'intérieur ; Charlotte Laurier ne vit pas pour la galerie. ■